

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — AUGUSTE, CINNA, MAXIME, TROUPE DE
COURTISANS.

AUGUSTE.

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.

Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans bornes et cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu;
Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu :
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême :
Le grand César mon père en a joui de même;
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis et l'autre l'a gardé :
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;
L'autre, tout débombaré, au milieu du sénat,
A vu trancher ses jours par un assassinat.

Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devait conduire :
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur;
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur;
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées :
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène,
Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu :
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même;
Traitez-moi comme ami, non comme souverain;
Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main :
Vous mettez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,
Sous les lois d'un monarque ou d'une république ;
Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen
Je veux être empereur, ou simple citoyen.

CINNA.

Malgré notre surprise, et mon insuffisance,
Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,
Et mets bas le respect qui pourrait m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pencher ;
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire,
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre âme à ces impressions
Jusques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes ;
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes ;
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, seigneur, cette honteuse marque
À ces rares vertus qui vous ont fait monarque ;
Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'État.
Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre,
Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre ;
Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérants
Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans ;

Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,
 Gouvernant justement, ils s'en font justes princes.
 C'est ce que fit César; il vous faut aujourd'hui
 Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.
 Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
 César fut un tyran, et son trépas fut juste,
 Et vous devez aux dieux compte de tout le sang
 Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
 N'en craignez point, seigneur, les tristes destinées;
 Un plus puissant démon veille sur vos années:
 On a dix fois sur vous attenté sans effet,
 Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.
 On entreprend assez, mais aucun n'exécute;
 Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute:
 Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
 Il est beau de mourir maître de l'univers.
 C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire; et j'estime
 Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
 L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
 Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
 Il a fait de l'État une juste conquête:
 Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter
 Le fardeau que sa main est lasse de porter,
 Qu'il accuse par là César de tyrannie,
 Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.
 Rome est à vous, seigneur, l'empire est votre bien;
 Chacun en liberté peut disposer du sien;
 Il le peut à son choix garder ou s'en défaire:
 Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,
 Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,
 Esclave des grandeurs où vous êtes monté!
 Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent.
 Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent;
 Et faites hautement connaître enfin à tous
 Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
 Votre Rome autrefois vous donna la naissance;
 Vous lui voulez donner votre toute-puissance;
 Et Cinna vous impute à crime capital!
 La libéralité vers le pays natal!

Il appelle remords l'amour de la patrie!
 Par la haute vertu la gloire est donc flétrie,
 Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
 Si de ces pleins effets l'infamie est le prix!
 Je veux bien avouer qu'une action si belle
 Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle;
 Mais commet-on un crime indigne de pardon,
 Quand la reconnaissance est au-dessus du don?
 Suivez, suivez, seigneur, le ciel qui vous inspire:
 Votre gloire redouble à mépriser l'empire;
 Et vous serez fameux chez la postérité,
 Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.
 Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême.
 Mais pour y renoncer il faut la vertu même;
 Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
 Après un sceptre acquis, la douceur de régner.
 Considérez d'ailleurs que vous régniez dans Rome,
 Où, de quelque façon que votre cour vous nomme,
 On hait la monarchie; et le nom d'empereur,
 Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
 Ils passent pour tyran quiconque s'y fait maître;
 Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime pour traître:
 Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu,
 Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
 Vous en avez, seigneur, des preuves trop certaines:
 On a fait contre vous dix entreprises vaines;
 Peut-être que l'onzième est prête d'éclater,
 Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
 N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,
 Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.
 Ne vous exposez plus à ces fameux revers,
 Il est beau de mourir maître de l'univers.
 Mais la plus belle mort souille notre mémoire,
 Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
 C'est son bien seulement que vous devez vouloir;
 Et cette liberté, qui lui semble si chère,
 N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
 Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
 De celui qu'un bon prince apporte à ses États:

Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
 Avec discernement punit et récompense,
 Et dispose de tout en juste possesseur,
 Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
 Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte :
 La voix de la raison jamais ne se consulte ;
 Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
 L'autorité livrée aux plus séditeux.
 Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
 Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
 Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
 De peur de le laisser à celui qui les suit ;
 Comme ils ont peu de part aux biens dont ils ordonnent,
 Dans le champ du public largement ils moissonnent,
 Assurés que chacun leur pardonne aisément,
 Espérant à son tour un pareil traitement :
 Le pire des États, c'est l'État populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
 Cette haine des rois que depuis cinq cents ans
 Avec le premier lait sucent tous ses enfants,
 Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

MAXIME.

Oui, seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée ;
 Son peuple, qui s'y plaît, en fuit la guérison :
 Sa coutume l'emporte, et non pas la raison ;
 Et cette vieille erreur, que Cinna veut abattre,
 Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,
 Par qui le monde entier, asservi sous ses lois,
 L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois.
 Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.
 Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes ?
 J'ose dire, seigneur, que par tous les climats
 Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'États ;
 Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
 Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure :
 Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
 Sème dans l'univers cette diversité.
 Les Macédoniens aiment le monarchique,
 Et le reste des Grecs la liberté publique :
 Les Parthes, les Persans veulent des souverains ;

Et le seul consulat est bon pour les Romains.

CINNA.

Il est vrai que du ciel la prudence infinie,
 Départ à chaque peuple un différent génie ;
 Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des dieux
 Change selon les temps comme selon les lieux.
 Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance ;
 Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance,
 Et reçoit maintenant de vos rares bontés
 Le comble souverain de ses prospérités.
 Sous vous, l'État n'est plus en pillage aux armées ;
 Les portes de Janus par vos mains sont fermées,
 Ce que sous ses consuls on n'a vu qu'une fois,
 Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois.

MAXIME.

Les changements d'État que fait l'ordre céleste
 Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CINNA.

C'est un ordre des dieux qui jamais ne se rompt,
 De nous vendre un peu cher les grands biens qu'ils nous font.
 L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres,
 Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

Donc votre aïeul Pompée au ciel a résisté
 Quand il a combattu pour notre liberté ?

CINNA.

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,
 Par les mains de Pompée il l'aurait défendue :
 Il a choisi sa mort pour servir dignement
 D'une marque éternelle à ce grand changement,
 Et devait cette gloire aux mânes d'un tel homme,
 D'emporter avec eux la liberté de Rome.
 Ce nom depuis longtemps ne sert qu'à l'éblouir,
 Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
 Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
 Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
 Et que son sein, fécond en glorieux exploits,
 Produit des citoyens plus puissants que des rois,
 Les grands, pour s'affermir achetant des suffrages,
 Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
 Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,

Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.
 Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,
 Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
 Ainsi de Marius Sylla devint jaloux;
 César, de mon aïeul; Marc-Antoine, de vous.
 Ainsi la liberté ne peut plus être utile
 Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
 Lorsque, par un désordre à l'univers fatal,
 L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.
 Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
 En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.
 Si vous aimez encore à la favoriser,
 Otez-lui les moyens de se plus diviser.
 Sylla, quittant la place enfin bien usurpée,
 N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,
 Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,
 S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
 Qu'à fait du grand César le cruel parricide,
 Qu'à éléver contre vous Antoine avec Lévide,
 Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
 Si César eût laissé l'empire entre vos mains?
 Vous la replongerez, en quittant cet empire,
 Dans les maux dont à peine encore elle respire,
 Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang,
 Une guerre nouvelle épuisera son flanc.
 Que l'amour du pays, que la pitié vous touche;
 Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
 Considérez le prix que vous avez coûté:
 Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté,
 Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée;
 Mais une juste peur tient son âme effrayée:
 Si, jaloux de son heur et las de commander,
 Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
 S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
 Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
 Si ce funeste don la met au désespoir,
 Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
 Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître
 Sous qui son vrai bonheur commence de renaître;
 Et, pour mieux assurer le bien commun de tous,
 Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
 Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte;
 Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
 Je consens à me perdre afin de la sauver.
 Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire:
 Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire;
 Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
 Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
 Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
 Regarde seulement l'État et ma personne:
 Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,
 Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
 Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile,
 Allez donner mes lois à ce pays fertile:
 Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,
 Et que je répondrai de ce que vous ferez.
 Pour épouse, Cinna, je vous donne Émilie;
 Vous savez qu'elle tient la place de Julie,
 Et que si nos malheurs et la nécessité
 M'ont fait traiter son père avec sévérité,
 Mon épargne depuis en sa faveur ouverte
 Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
 Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner:
 Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner:
 De l'offre de vos vœux elle sera ravie,
 Adieu: j'en veux porter la nouvelle à Livie.

SCÈNE II. — CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Quel est votre dessein après ces beaux discours?

CINNA.

Le même que j'avais et que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flatte la tyrannie!

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie!

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir ensemble et la venger.
Octave aura donc vu ses fureurs assouvies,
Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et sera quitte après pour l'effet d'un remords!
Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,
Un lâche repentir garantira sa tête!
C'est trop semer d'appâts, et c'est trop inviter
Par son impunité quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, et que sa peine étonne
Quiconque après sa mort aspire à la couronne.
Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé:
S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

MAXIME.

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,
A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste.
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé;
S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

CINNA.

La faute de Cassie, et ses terreurs paniques,
Ont fait rentrer l'État sous des lois tyranniques;
Mais nous ne verrons point de pareils accidents,
Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudents.

MAXIME.

Nous sommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence;
Cependant c'en est peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en est encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal si grand sans couper la racine;
Employer la douceur à cette guérison,
C'est, en fermant la plaie, y verser du poison.

MAXIME.

Vous la voulez sanglante, et la rendez douteuse,

CINNA.

Vous la voulez sans peine, et la rendez honteuse.

MAXIME.

Pour sortir de ses fers jamais on ne rougit.

CINNA.

On en sort lâchement, si la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne cesse d'être aimable;
Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer,
Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer:
Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie
Le rebut du tyran dont elle fut la proie;
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment pour aimer ses présents.

MAXIME.

Donc pour vous Émilie est un objet de haine.

CINNA.

La recevoir de lui me serait une gêne:
Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts,
Je saurai le braver jusque dans les enfers.
Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée,
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,
L'épouser sur sa cendre, et qu'après notre effort
Les présents du tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME.

Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un père?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA.

Ami, dans ce palais on peut nous écouter,
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence
Dans un lieu si mal propre à notre confiance.
Sortons, qu'en sûreté j'examine avec vous
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

Lui-même m'a tout dit; leur flamme est mutuelle;
Il adore Émilie, il est adoré d'elle;
Mais sans venger son père il n'y peut aspirer;
Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE.

Je ne m'étonne plus de cette violence
Dont il contraint Auguste à garder sa puissance:
La ligue se romprait s'il s'en était démis,
Et tous vos conjurés deviendraient ses amis.

MAXIME.

Ils servent à l'envi la passion d'un homme
Qui n'agit que pour soi, feignant d'agir pour Rome;
Et moi, par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je pense servir Rome, et je sers mon rival!

EUPHORBE.

Vous êtes son rival?

MAXIME.

Où, j'aime sa maîtresse,
Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse;
Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater,
Par quelque grand exploit la voulait mériter:
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enlève;
Son dessein fait ma perte, et c'est moi qui l'achève;
J'avance des succès dont j'attends le trépas,
Et pour m'assassiner, je lui prête mon bras.
Que l'amitié me plonge en un malheur extrême!

EUPHORBE.

L'issue en est aisée, agissez pour vous-même;
D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal,
Gagnez une maîtresse, accusant un rival.
Auguste, à qui par là vous sauverez la vie,
Ne vous pourra jamais refuser Émilie.

MAXIME.

Quoi! trahir mon ami!

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis;
Un véritable amant ne connaît point d'amis,
Et même avec justice on peut trahir un traître,
Qui pour une maîtresse ose trahir son maître;
Oubliez l'amitié, comme lui les bienfaits.

MAXIME.

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE.

Contre un si noir dessein tout devient légitime;
On n'est point criminel quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime par qui Rome obtient sa liberté!

EUPHORBE.

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté.
L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage;
Le sien, et non la gloire, anime son courage:
Il aimerait César, s'il n'était amoureux.
Et n'est enfin qu'ingrat, et non pas généreux.
Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son âme?
Sous la cause publique il vous cachait sa flamme,
Et peut cacher encor sous cette passion
Les détestables feux de son ambition.
Peut-être qu'il prétend après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave,
Qu'il vous compte déjà pour un de ses sujets,
Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste?
A tous nos conjurés l'avis serait funeste,
Et par là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.
D'un si lâche dessein mon âme est incapable;
Il perd trop d'innocents pour punir un coupable.
J'ose tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux;
En ces occasions, ennuyé de supplices,
Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices.

Si toutefois pour eux vous craignez son courroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous disputons en vain, et ce n'est que folie
De vouloir par sa perte acquérir Émilie;
Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi, j'estime peu qu'Auguste me la donne;
Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne,
Et ne fait point d'état de sa possession,
Si je n'ai point de part à son affection.
Puis-je la mériter par une triple offense!
Je trahis son amant, je détruis sa vengeance;
Je conserve le sang qu'elle veut voir périr;
Et j'aurais quelque espoir qu'elle me pût chérir!

EUPHORBE.

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.
L'artifice pourtant vous y peut être utile;
Il en faut trouver un qui la puisse abuser,
Et du reste le temps en pourra disposer.

MAXIME.

Mais si pour s'excuser il nomme sa complice,
S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse,
Puis-je lui demander, pour prix de mon rapport,
Celle qui nous oblige à demander sa mort?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles,
Que pour les surmonter il faudrait des miracles;
J'espère toutefois qu'à force d'y rêver...

MAXIME.

Éloigne-toi, dans peu j'irai te retrouver;
Cinna vient, et je veux en tirer quelque chose,
Pour mieux résoudre après ce que je me propose.

SCÈNE II. — CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Vous me semblez pensif.

CINNA.

Ce n'est pas sans sujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet?

CINNA.

Émilie et César, l'un et l'autre me gêne;
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux dieux que César employât mieux ses soins,
Et s'en fit mieux aimer, ou m'aimât un peu moins;
Que sa bonté touchât la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir comme elle me désarme?
Je sens au fond du cœur mille remords cuisants
Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présents;
Cette faveur si pleine, et si mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous moments me tue.
Il me semble surtout incessamment le voir
Déposer en nos mains son absolu pouvoir,
Écouter nos avis, m'applaudir et me dire :
« Cinna, par vos conseils, je retiendrai l'empire,
« Mais je le retiendrai pour vous en faire part. »
Et je puis dans son sein enfoncer un poignard!
Ah! plutôt... Mais, hélas! j'idolâtre Émilie;
Un serment exécration à sa haine me lie;
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux :
Des deux côtés j'offense et ma gloire et les dieux;
Je deviens sacrilège ou je suis parricide,
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME.

Vous n'aviez point tantôt ces agitations :
Vous paraissiez plus ferme en vos intentions ;
Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

CINNA.

On ne les sent aussi que quand le coup approche,
Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'âme, de son dessein jusque-là possédée,
S'attache aveuglément à sa première idée;
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé?
Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,
Voulut plus d'une fois rompre son entreprise,
Qu'avant que de frapper elle lui fit sentir
Plus d'un remords en l'âme, et plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude ;
 Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude,
 Et fut contre un tyran d'autant plus animé,
 Qu'il en reçut de biens et qu'il s'en vit aimé.
 Comme vous l'imitiez, faites la même chose,
 Et formez vos remords d'une plus juste cause,
 De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté
 Le bonheur renaissant de notre liberté :
 C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée ;
 De la main de César Brute l'eût acceptée,
 Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger
 De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.
 N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
 Et vous veut faire part de son pouvoir suprême ;
 Mais entendez crier Rome à votre côté :
 « Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté ;
 « Et, si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,
 « Ne me préfère pas le tyran qui m'opprime. »

CINNA.

Ami, n'accable plus un esprit malheureux
 Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux.
 Envers nos citoyens je sais quelle est ma faute,
 Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte ;
 Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
 Qui ne peut expirer sans me faire pitié,
 Et laisse-moi, de grâce, attendant Émilie,
 Donner un libre cours à ma mélancolie :
 Mon chagrin t'importune, et le trouble où je suis
 Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse
 De la bonté d'Octave et de votre faiblesse ;
 L'entretien des amants veut un entier secret,
 Adieu. Je me retire en confident discret.

SCÈNE III. — CINNA.

Donne un plus digne nom au glorieux empire
 Du noble sentiment que la vertu m'inspire,
 Et que l'honneur oppose au coup précipité

De mon ingratitude et de ma lâcheté ;
 Mais plutôt continue à le nommer faiblesse.
 Puisqu'il devient si faible auprès d'une maîtresse,
 Qu'il respecte un amour qu'il devrait étouffer,
 Ou que, s'il le combat, il n'ose en triompher,
 En ces extrémités quel conseil dois-je prendre ?
 De quel côté pencher ? à quel parti me rendre ?
 Qu'une âme généreuse a de peine à faillir !
 Quelque fruit que par là j'espère de cueillir,
 Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
 La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance,
 N'ont point assez d'appâts pour flatter ma raison,
 S'il les faut acquérir par une trahison,
 S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime
 Qui du peu que je suis fait une telle estime,
 Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,
 Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.
 O coup ! ô trahison trop indigne d'un homme !
 Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome !
 Périssent mon amour, périssent mon espoir,
 Plutôt que de ma main parte un crime si noir !
 Quoi ! ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite,
 Et qu'au prix de son sang ma passion achète ?
 Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner ?
 Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner ?
 Mais je dépends de vous, ô serment téméraire !
 O haine d'Émilie ! ô souvenir d'un père !
 Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,
 Et je ne puis plus rien que par votre congé :
 C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse ;
 C'est à vous, Émilie, à lui donner sa grâce ;
 Vos seules volontés président à son sort,
 Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort.
 O dieux, qui comme vous la rendez adorable,
 Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable ;
 Et, puisque de ses lois je ne puis m'affranchir,
 Faites qu'à mes désirs je la puisse fléchir.
 Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

SCÈNE IV. — ÉMILIE, CINNA, FULVIE.

ÉMILIE.

Grâces aux dieux, Cinna, ma frayeur était vaine ;
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi,
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave en ma présence a tout dit à Livie,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le désavouerez-vous ? et du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?

ÉMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

ÉMILIE.

Je suis toujours moi-même, et mon cœur n'est point autre ;
Me donner à Cinna, c'est ne lui donner rien,
C'est seulement lui faire un présent de son bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois... ô ciel ! l'osé-je dire ?

ÉMILIE.

Que puis-je ? et que crains-tu ?

CINNA.

Je tremble, je soupire,

Et vois que si nos cœurs avaient mêmes desirs,
Je n'aurais pas besoin d'expliquer mes soupirs.
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire ;
Mais je n'ose parler, et je ne puis me taire.

ÉMILIE.

C'est trop me gêner, parle.

CINNA.

Il faut vous obéir.

Je vais donc vous déplaire, et vous m'allez haïr.
Je vous aime, Émilie, et le ciel me foudroie
Si cette passion ne fait toute ma joie,
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur !
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre âme :
En me rendant heureux vous me rendez infâme ;
Cette honte d'Auguste...

ÉMILIE.

Il suffit, je t'entends,

Je vois ton repentir et tes vœux inconstants :
Les faveurs du tyran emportent tes promesses ;
Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses ;
Et ton esprit crédule ose s'imaginer
Qu'Auguste pouvant tout peut aussi me donner ;
Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne,
Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne :
Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
Mettre un roi hors du trône, et donner ses États,
De ses proscriptions rougir la terre et l'onde,
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde ;
Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir.

CINNA.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir.
Je suis toujours moi-même, et ma foi toujours pure ;
La pitié que je sens ne me rend point parjure ;
J'obéis sans réserve à tous vos sentiments,
Et prends vos intérêts par delà mes serments.
J'ai pu, vous le savez, sans parjure et sans crime,
Vous laisser échapper cette illustre victime.
César se dépouillant du pouvoir souverain
Nous ôtait tout prétexte à lui percer le sein ;
La conjuration s'en allait dissipée,
Vos desseins avortés, votre haine trompée ;
Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

ÉMILIE.

Pour me l'immoler, traître ! et tu veux que moi-même
Je retienne ta main ! qu'il vive, et que je l'aime !
Que je sois le butin de qui l'ose épargner,
Et le prix du conseil qui le force à régner !

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai servi :
Sans moi, vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie ;
Et, malgré ses bienfaits, je rends tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périsse ou vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obéissance
Souffrez ce faible effort de ma reconnaissance,
Que je tâche de vaincre un indigne courroux,

Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
Une âme généreuse, et que la vertu guide,
Fuit la honte des noms d'ingrate et de perfide ;
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÉMILIE.

Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie :
La perfidie est noble envers la tyrannie ;
Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux,
Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

ÉMILIE.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

CINNA.

Un cœur vraiment romain...

ÉMILIE.

Ose tout pour ravir

Une odieuse vie à qui le fait servir ;
Il fuit plus que la mort la honte d'être esclave.

CINNA.

C'est l'être avec honneur que de l'être d'Octave ;
Et nous voyons souvent des rois à nos genoux
Demander pour appui tels esclaves que nous ;
Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadèmes,
Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes ;
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

ÉMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur se propose !
Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose !
Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain
Qu'il prétende égaler un citoyen romain ?
Antoine sur sa tête attira notre haine
En se déshonorant par l'amour d'une reine ;
Attale, ce grand roi, dans la pourpre blanchi,
Qui du peuple romain se nommait l'affranchi,
Quand de toute l'Asie il se fût vu l'arbitre,
Eût encor moins prisé son trône que ce titre.
Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité ;
Et, prenant d'un Romain la générosité,

Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître.

CINNA.

Le ciel a trop fait voir en de tels attentats
Qu'il hait les assassins et punit les ingrats ;
Et quoi qu'on entreprenne, et quoi qu'on exécute,
Quand il élève un trône il en venge la chute ;
Il se met du parti de ceux qu'il fait régner ;
Le coup dont on les tue est longtemps à saigner ;
Et quand à les punir il a pu se résoudre,
De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

ÉMILIE.

Dis que de leur parti toi-même tu te rends,
De te remettre au foudre à punir les tyrans.
Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie ;
Abandonne ton âme à son lâche génie ;
Et, pour rendre le calme à ton esprit flottant,
Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colère,
Je saurai bien venger mon pays et mon père.
J'aurais déjà l'honneur d'un si fameux trépas,
Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras ;
C'est lui qui, sous tes lois me tenant asservie,
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie ;
Seule contre un tyran, en le faisant périr,
Par les mains de sa garde il me fallait mourir.
Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive ;
Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
Pardonnez-moi, grands dieux, si je me suis trompée
Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée,
Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.
Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être ;
Et si pour me gagner il faut trahir ton maître,
Mille autres à l'envi recevraient cette loi,
S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi ;
Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne.
Vis pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne :
Mes jours avec les siens se vont précipiter,

Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.
Viens me voir, dans son sang et dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir accompagnée,
Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :
« N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait ;
« Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée,
« Où la gloire me suit, qui t'était destinée :
« Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;
« Mais je vivrais à toi si tu l'avais voulu. »

CINNA.

Eh bien ! vous le voulez, il faut vous satisfaire,
Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,
Il faut sur un tyran porter de justes coups ;
Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.
S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos âmes ;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés
Force jusqu'aux esprits et jusqu'aux volontés.
Vous me faites priser ce qui me déshonore ;
Vous me faites haïr ce que mon âme adore ;
Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
Exposer tout le mien et mille et mille fois :
Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée ;
Mais ma main, aussitôt contre mon sein tournée,
Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtement,
Et, par cette action dans l'autre confondue,
Recouvrera ma gloire aussitôt que perdue.
Adieu.

FULVIE.

SCÈNE V. — ÉMILIE, FULVIE.

Vous avez mis son âme au désespoir.

ÉMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer ou suive son devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de sa vie :
Vous en pleurez !

ÉMILIE.

Hélas ! cours après lui, Fulvie,

Et, si ton amitié daigne me secourir,
Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir ;
Dis-lui...

FULVIE.

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste ?

ÉMILIE.

Ah ! c'est faire à ma haine une loi trop injuste.

FULVIE.

Et quoi donc ?

ÉMILIE.

Qu'il achève, et dégage sa foi,
Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLÈTE, GARDES.

AUGUSTE.

Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

EUPHORBE.

Seigneur, le récit même en paraît effroyable :
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi ! mes plus chers amis ! quoi ! Cinna ! quoi ! Maxime !
Les deux que j'honorais d'une si haute estime,
A qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avais fait choix
Pour les plus importants et plus nobles emplois !
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,
Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire !
Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juste repentir ;
Mais Cinna !

EUPHORBE.

Cinna seul dans sa rage s'obstine,
Et contre vos bontés d'autant plus se mutine ;
Lui seul combat encor les vertueux efforts